

Christine LETEINTURIER, dir., *Les Journalistes français et leur environnement : 1990-2012. Le cas de la presse d'information générale et politique*

Paris, Éd. Panthéon-Assas, 2014, 240 pages

Loïc Ballarini



Édition électronique

URL : [http://
questionsdecommunication.revues.org/9474](http://questionsdecommunication.revues.org/9474)
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014
Pagination : 420-422
ISBN : 978-2-8143-0233-4
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Loïc Ballarini, « Christine LETEINTURIER, dir., *Les Journalistes français et leur environnement : 1990-2012. Le cas de la presse d'information générale et politique* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 30 août 2017. URL : [http://
questionsdecommunication.revues.org/9474](http://questionsdecommunication.revues.org/9474)

pourrait-on en conclure que les innovations ne bouleversent pas en profondeur les fondements du fonctionnement d'une telle campagne, mais qu'elles transforment, à la marge, des pratiques anciennes, tout l'intérêt de l'ouvrage étant d'expliquer les articulations entre transformations et permanences.

Pierre Leroux
Crape, UcolUnam, F-49000
Pierre.Leroux@uco.fr

Christine LETEINTURIER, dir., *Les Journalistes français et leur environnement : 1990-2012. Le cas de la presse d'information générale et politique.*

Paris, Éd. Panthéon-Assas, 2014, 240 pages

Comment transmettre le résultat d'une recherche ? Quelles relations particulières lient le fond et la forme dans l'édition scientifique ? Sur quel support publier, avec quel niveau de détail dans les données, quelle complexité dans la langue employée, en direction de quel(s) public(s) ? Toutes ces questions ne sont évidemment pas nouvelles. Elles se posent à chaque projet d'édition, que l'on soit auteur estimant que sa recherche mérite d'être présentée à un public, ou éditeur consacrant tout ou partie de son activité à ce type d'ouvrages. Il est cependant des livres qui donnent une acuité toute particulière à ce questionnement. C'est le cas de celui-ci, consacré à l'évolution, au cours de la période récente, de la production de l'information générale et politique en France. Le public susceptible d'être intéressé est au moins triple : chercheurs et enseignants-chercheurs attirés par un ouvrage de synthèse très détaillé ; étudiants souhaitant approfondir leur connaissance d'un milieu traversé par de profondes mutations ; journalistes désirant objectiver des évolutions et pratiques qui font l'objet de discours tantôt fascinés par les nouvelles possibilités techniques, tantôt inquiets devant la mauvaise santé économique de la plupart des médias abordés ici. Cependant, le livre exclut au moins les étudiants de la cible éditoriale : à 35 euros pour 240 pages (moins de 180 hors annexes), il y a fort à parier que son accès se fera essentiellement *via* les rayonnages des bibliothèques universitaires. En revanche, un tel prix pourrait se justifier (et encore...) si le travail éditorial et l'objet final étaient à la hauteur. Or, la qualité d'impression est tout juste passable (les graphiques sont difficilement lisibles) et la mise en pages ne va pas plus loin que l'utilisation des fonctions de base d'un logiciel de traitement de texte. Il n'y a pas de cohérence dans la présentation des données, les tableaux étant, selon les chapitres, renvoyés en annexes ou intégrés au texte sans justification apparente. Même remarque

en ce qui concerne le traitement des références bibliographiques, dont certaines sont reprises à la fin de chaque partie, quand d'autres n'apparaissent qu'en notes de bas de page. Les sigles auraient eux aussi gagné à être développés avec constance, sans quoi le non-spécialiste en sera réduit aux conjectures pour tenter de deviner ce qu'est une RLP (p. 51), ou se demander si MIPG (p. 61) est ou non équivalent à PMIG (p. 182) – dans le premier cas, il s'agit d'une radio locale privée ; dans le second, il serait fâcheux de réduire la presse (ou les médias ?) d'information générale et politique dans son ensemble au seul cas des magazines. Ceci est d'autant plus surprenant que le livre est issu d'un programme financé par l'Agence nationale de la recherche (ANR), pour qui la diffusion des savoirs produits est une étape importante de la recherche (et de la justification des crédits alloués). La médiocrité de l'édition et le tarif élevé de l'ouvrage ne peuvent pourtant que le desservir, alors que son contenu est dignifié d'attention.

En effet, si l'on fait abstraction des questions de présentation, la lecture de l'ouvrage est riche d'enseignements. Celui-ci est issu des travaux du programme ANR « Acteurs et marchés : l'environnement de la production journalistique – le cas des médias d'information générale et politique – 1990-2010 » (AMMEJ) et a été rédigé par les responsables de chacun de ses quatre axes, dont il présente une première synthèse. On imagine que d'autres publications suivront. D'ailleurs, les auteurs annoncent l'ouverture prochaine d'un portail documentaire sur le site de l'Institut français de presse (IFP, université Panthéon-Assas-Paris 2) sur lequel on peut déjà trouver un imposant répertoire bibliographique consacré à la littérature scientifique sur les journalistes et les journalismes couvrant pour l'instant la période 1999-2012 et comptant pas moins de 1 100 notices, chacune accompagnée d'un résumé (accès : <https://docassas.u-paris2.fr/nuxeo/site/esupversions/ea2939fd-bc4b-4b70-b63e-3c5be2405fcd>).

La première partie (pp. 13-55) est confiée à Christine Leteinturier, maître de conférences à l'IFP, qui dirige l'ouvrage et le projet ANR AMMEJ. Spécialiste de la sociographie des journalistes, elle s'attache ici à décrire le « double défi » que constitue « devenir journaliste en presse et le rester ». En deux chapitres, elle décrit d'abord la place de la presse d'information générale et politique dans l'emploi des journalistes titulaires de la carte d'identité des journalistes professionnels, puis les carrières de ceux qui ont obtenu leur première carte en 1990 et 1998 (avec quelques éléments sur ceux de 2008). Elle en tire plusieurs constats très précisément documentés : baisse de la presse dans

le marché d'emploi des journalistes, féminisation des différentes professions (avec maintien d'un plafond de verre important), précarisation des statuts, etc. Dans la continuité de précédentes études sur les carrières des journalistes (IFP, 1991, *Les journalistes français en 1990*, Paris, Documentation française ; Devillard V., Lafosse M.-F., Leteinturier C., Rieffel R., 2001, *Les journalistes français à l'aube de l'an 2000*, Paris, Éd. Panthéon-Assas), elle ajoute une analyse sur les carrières de plus en plus discontinues des journalistes. Entre contrats précaires, interruptions pour chômage, activités alimentaires non journalistiques, parenthèses ou sorties précoces notamment vers le monde de la communication, « la durée moyenne d'une carrière de journaliste est d'environ 15 ans. L'activité journalistique n'est plus, pour un grand nombre de journalistes, qu'un passage dans une carrière se déroulant au-delà des médias, dans le champ élargi de l'information et de la communication » (p. 54). En revanche, la conclusion qu'en tire Christine Leteinturier est moins convaincante : « L'identité professionnelle du groupe se brouille car il se transforme et s'atomise [...]. Le journaliste s'éloigne ainsi de plus en plus de l'idéal social et politique d'auxiliaire et vigie de la démocratie posé lors de la refondation de la presse française en 1945 » (p. 54). Certes, les conditions matérielles d'exercice des professions du journalisme posent de légitimes questions sur la qualité de l'information. Mais, sans le nier, d'autres ont également montré que les frontières mouvantes et l'identité floue étaient constitutives depuis toujours du groupe des journalistes (Ruellan D., 2007, *Le journalisme ou le professionnalisme du flou*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble).

La deuxième partie de l'ouvrage (pp. 57-108) est consacrée aux questions économiques et éditoriales marquant l'évolution de la presse d'information générale et politique. Nadine Toussaint-Desmoulins, professeure émérite à l'université Panthéon-Assas-Paris 2 et spécialiste de l'économie des médias, en rédige le premier chapitre, centré sur l'évolution des marchés de ce type de presse (pp. 59-87). Son analyse met en regard le comportement des lecteurs et les stratégies des éditeurs. Du côté des lecteurs, on assiste à la baisse de la consommation des quotidiens, qui n'est plus compensée par le dynamisme des magazines, dont la lecture n'augmente plus, ainsi qu'à l'augmentation constante du taux d'équipement des foyers en « biens durables » – ordinateurs et connexion internet en particulier. De leur côté, les éditeurs voient fondre les recettes issues de la publicité et se livrent à des stratégies économiques inconstantes et à courte vue, marquées par la recomposition incessante des groupes de presse. On s'en doute, le tableau final est assez sombre. Mais,

si Nadine Toussaint-Desmoulins conclut en disant que c'est « entre les mains de ses consommateurs que repose le plus sûrement et comme toujours l'avenir des médias d'information » (p. 86), elle pointe également les responsabilités des éditeurs de presse dans les tendances actuelles : « La baisse de la demande doit être plus imputée au contenu de la presse, à son mode de diffusion (diminution des points de vente) et à son support (le papier) » (p. 76). La question du contenu est précisée dans le chapitre suivant (pp. 89-108) par Camille Laille, maître de conférences et responsable du master Presse-Information à l'Institut des hautes écoles en communication sociale (Bruxelles). Elle y livre une étude sur les évolutions de la maquette et du rubricage de *Libération*, dans les mêmes bornes temporelles que les autres travaux réunis ici, soit de 1990 à 2010. Dans une période marquée par l'échec commercial de la formule *Libé III* de 1994, par la perte de son indépendance économique – prise de contrôle par Chargeurs puis Rothschild –, *Libération* n'a cessé de réorganiser et diversifier son traitement de l'information. Cinq nouvelles formules en 20 ans ne sont pas parvenues à stopper une baisse quasi constante de son lectorat – 30 % de ventes en moins sur la période. Leur analyse met en évidence quelques tendances lourdes : réduction de la pagination, renversement de l'importance accordée au texte et à l'iconographie, la seconde devenant petit à petit majoritaire en volume dans les pages du journal, et traitement dichotomique de l'information, séparée entre actualité générale et politique d'un côté, actualité moins « chaude » de l'autre, faisant la part belle non seulement au débat d'idées, mais aussi au divertissement et au *lifestyle*.

La troisième partie du livre est consacrée à la mise en ligne de la presse d'information générale et politique et aux mutations qui s'ensuivent (pp. 109-173). Ingénieure d'études à l'Institut de recherche et d'études sur la communication (université Panthéon-Assas-Paris 2) et rédactrice en chef de la *Revue européenne des médias*, Françoise Laugée décrit ces transformations en trois étapes. Au milieu des années 90, les rédactions commencent à s'installer sur le web. Elles passent de la duplication des contenus papier à une complémentarité, ainsi que de l'accès gratuit à des formes de financement mixtes. Depuis 2005, l'organisation même des rédactions est remise en cause, notamment par la fusion plus ou moins réussie des équipes *print* et web, parallèlement à l'élargissement de la boîte à outils des journalistes. Enfin, depuis 2010, les réseaux sociaux et les applications mobiles imposent de nouveaux modes de diffusion et de circulation de l'information.

Pour finir, les annexes occupent le dernier quart du livre (pp. 175-233). Au milieu des tableaux et graphiques accompagnant certains des chapitres, se trouvent trois intéressantes chronologies. La première reprend les principaux événements touchant l'ensemble de la presse écrite de 2010 à 2012, la deuxième est consacrée aux groupes de presse de 1990 à 2012, la troisième à *Libération* de 1990 à 2013. Ici, les questions de forme rejoignent celles de fond. La présentation austère des tableaux les rend difficiles à lire, celle des chronologies pratiquement illisibles, surtout quand on passe sans cesse d'un titre ou d'un groupe à l'autre. L'internet, avec la possibilité de créer des liens hypertexte et de thématiser les listes, aurait été le support idéal pour ce type d'information. Les tableaux y auraient été aisément manipulables, transformables en graphiques au besoin. L'absence d'un site compagnon du livre comme l'attente du développement du portail documentaire annoncé en introduction se font alors cruellement sentir.

Loïc Ballarini

Crem, université de Lorraine, F-54000
loic.ballarini@univ-lorraine.fr

Alexis LÉVRIER, Adeline WRONA, dirs, *Matière et esprit du journal du Mercure galant à Twitter*.

Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2013, 312 pages

Si les études consacrées aux corpus et aux pratiques journalistiques se sont considérablement développées ces dernières décennies, elles ont suivi, dans leur analyse des supports matériels, les principales étapes de l'histoire du livre et ont hérité des scansionnements matérielles que celle-ci a données à l'histoire des médias du texte, à partir de l'évolution des techniques d'imprimerie. La distinction des ères artisanale, industrielle et multimédia a conduit à la spécialisation des recherches dans chacun des domaines et au principe implicite d'une fondamentale hétérogénéité des produits de la presse périodique en ces différentes époques. Au contraire, l'ouvrage fait le pari d'une histoire longue des formes journalistiques en couvrant à peu de choses près tout le spectre historique de la diffusion des périodiques imprimés, de la fin du ^{xvii} siècle au début du ^{xxi} siècle. Historiquement ambitieux, ce produit est néanmoins beaucoup plus modeste du point de vue de la géographie, car il s'intéresse à peu près exclusivement, en dehors de ponctuelles incursions en territoire canadien, à la presse francophone et française. En traitant ce corpus français large, les auteurs ne souhaitent pas pour autant se détacher radicalement de l'approche gouvernée par l'histoire des techniques d'impression et ce sont

bien les périodes familières que le lecteur retrouvera dans chacune des trois grandes parties : les périodes artisanale (« Entre la feuille et le livre : le périodique ancien », pp. 25-120), industrielle (« La stabilisation du modèle périodique au ^{xix} siècle », pp. 123-194) et multimédia (« Le journal à l'heure de la concurrence médiatique (^{xx}^e-^{xxi}^e siècle) », pp. 197-277). Pour plus de clarté, c'est l'ordre que je suivrai ici à mon tour.

Les six premières contributions se consacrent donc à l'exploration de la presse périodique d'Ancien Régime, à partir de documents déjà familiers aux spécialistes, tels le *Mercurio galant* (et *Mercurio de France*), l'*Histoire critique de la République des Lettres*, *Le Pour et Contre*, ou plus exotiques, comme la *Bigarrure*. L'enjeu est ici de saisir la genèse d'un discours spécifiquement journalistique à une époque où, comme le suggère le titre de la partie, les producteurs n'ont pas toujours conscience de la spécificité de leur pratique, par rapport au livre ponctuel, ou même la volonté de le souligner. Ainsi François Moureau (« Du *Mercurio galant* au *Mercurio de France* : structure et évolution éditoriales (1672-1724) », pp. 25-47) montre-t-il que le journal tente longtemps de s'assimiler à la forme du livre, plus noble, quitte à masquer sa propre périodicité. D'ailleurs, les journaux peuvent connaître deux vies : celle de la première édition strictement périodique et celle de la republication de tous les numéros annuels en un volume relié. Amandine Lefèvre (« *La Bigarrure*, un journal à la page ? », pp. 93-105) souligne combien cette double publication, qui tente de conférer au périodique, grâce à la matérialité de sa production, la légitimité de l'objet-livre, est susceptible d'entretenir l'indécision bibliographique : il est parfois impossible de déterminer si des cas comme *La Bigarrure* ont effectivement été publiés à la page, en feuilles volantes, avant d'être reliés, ou s'ils n'ont pas été directement produits en volumes. La seconde hypothèse entraînerait un retournement de situation, où le livre tenterait de se faire passer pour périodique. En effet, tous les journalistes ne décrivent pas leurs activités périodiques : au contraire, Jean Sgard (« *Le Pour et Contre* feuille à feuille », pp. 79-92) met en évidence la constance avec laquelle Antoine François Prevost souligne les aléas matériels et temporels de sa production périodique, quitte à attribuer au format des idiosyncrasies stylistiques que l'on retrouve aussi bien dans ses romans. De fait, comme l'analyse Suzanne Dumouchel à partir d'un corpus étendu (« Quel discours sur la forme dans les périodiques littéraires entre 1730 et 1777 ? », pp. 107-120), l'époque est celle d'un relatif flottement. Si certains périodiques constituent bien, déjà, des genres journalistiques clairement identifiables, comme